



HAL
open science

Alexandre et la reine des Amazones

Michèle Daumas

► **To cite this version:**

Michèle Daumas. Alexandre et la reine des Amazones. *Revue des études anciennes*, 1992, 94 (3-4), pp.347-254. halshs-00817708

HAL Id: halshs-00817708

<https://shs.hal.science/halshs-00817708v1>

Submitted on 29 Apr 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ALEXANDRE ET LA REINE DES AMAZONES

Michèle DAUMAS *

Résumé. — La plupart des historiographes d'Alexandre rapportent les amours du conquérant et de la reine des Amazones. Il s'agit en fait d'une fable moralisatrice destinée à mettre en garde les Grecs contre les dangers de l'Orient.

Abstract. — Almost all the Alexander's chroniclers relate how the Amazones queen fell in love with the conquerant. However this narration is only a story with a moral intention to protect the Greeks from the oriental dangers.

Peu de personnages mythologiques ont connu une aussi grande faveur auprès des artistes grecs que les Amazones. Simples guerrières s'affrontant aux Grecs sur les documents céramiques les plus anciens, on les confond vite, dès l'apparition de la technique de la figure rouge, avec les Barbares, Perses ou Scythes, qui habitent des contrées aussi arides et glacées que le pays mythique où on les croit établies. Plus tard, lorsque la Grèce a connu le choc des invasions perses, on les voit figurer sur nombre de monuments sculptés de Grèce ou d'Asie Mineure, combattant à pied ou à cheval, souvent blessées, souvent mourantes, mais toujours redoutables, symbole des dangers de la guerre barbare et du triomphe héroïque de leurs adversaires¹. Les mythes racontent comment Héraclès, Achille, Thésée ont eu à les affronter et les historiens d'Alexandre n'hésitent pas à franchir la frontière qui sépare l'histoire de la légende pour imaginer la rencontre du conquérant et de leur reine. Incontestablement la présence de ces guerrières est constante dans l'imaginaire grec : elles fascinent les esprits autant qu'elles les effraient.

Étrangères à la civilisation grecque, les Amazones, venues d'un Orient lointain, le sont par leurs mœurs. Leur monde est exclusivement féminin et libéré. En dehors de la guerre, elles ne rencontrent les hommes que pour reproduire et se réservent le choix de leur partenaire. Alors que les femmes, dans le monde antique, ne sont destinées qu'à l'éducation de leurs enfants et aux tâches domestiques, elles, juchées sur leurs chevaux fougueux, guerrières accomplies, parcourent le monde, semant la terreur. Peut-être est-ce pour faire réfléchir une jeune épouse à son bonheur d'être femme en Grèce que sur un épinétron du Musée d'Athènes, inv. 907, (Fig. 1) — objet féminin par excellence puisqu'il est destiné au travail de la laine et s'offrait en

* Université de Paris X-Nanterre.

1. Sur l'iconographie des Amazones cf. *LIMC* I, p. 586-668 (P. DEVAMBEZ / A. KAUFFMANN-SAMARAS).



Fig. 1

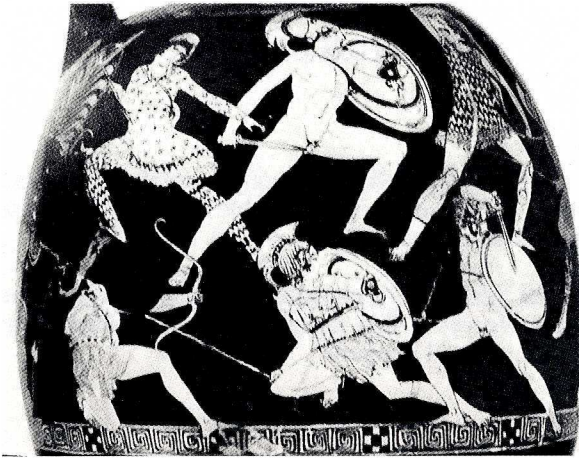


Fig. 2

Fig. 3. — Berlin. Staatliche Museen.

Fig. 4. — Musée du Vatican.

Fig. 5. — Musée du Capitole.



cadeau de mariage — l'artiste a représenté, au lieu des scènes traditionnelles de gynécée², des Amazones fourbissant leurs armes avant le combat. La femme grecque est soumise, l'Amazone est libre. Elle existe pour elle-même, dirige sa vie. Elle est bien différente de Nicandré, la jeune Naxienne qui, dédiant une statue d'Artémis³ à Délos précise que « remarquable entre toutes, elle est fille de Deinodokos, sœur de Deinoménès, épouse de Pharos ». La femme grecque est une éternelle mineure, soumise à l'autorité des hommes de sa famille. Seule la naissance d'un fils peut la mettre en valeur, tout au moins éviter l'exposition de son enfant, alors que l'amazone élimine les garçons qu'elle met au monde et peut chérir impunément ses filles. Bien des femmes devaient secrètement envier une telle liberté !

Les Amazones font également rêver les hommes et nourrissent leurs fantasmes. On les habille à la barbare, justaucorps bariolé dissimulant leurs formes féminines, ou on leur fait porter la tenue des guerriers grecs, tout en mettant en valeur leurs seins, comme sur le lécythe aryballisque de Naples, MNA, RC 239, où voisinent les deux types de représentation (Fig. 2). On raconte que pour mieux tirer de l'arc elles se brûlent le sein droit, mais on ne les représente jamais ainsi. Au contraire, au V^e siècle, les artistes qui concourent pour la statue de l'Amazone blessée d'Ephèse mettent tous en valeur la poitrine de la guerrière, qu'ils la représentent les deux seins nus, comme Crésilas⁴ (type Lansdowne, Fig. 3) ou un seul sein dénudé, comme Phidias (type Mattei, Fig. 4) ou Sosiclès (Fig. 5). Ce dernier sculpteur compose la représentation la plus sensuelle : l'Amazone ayant détaché de son épaule gauche le chitoniskos dont elle est vêtue⁵ contemple la blessure qu'elle a reçue au flanc droit. La position du bras levé entraîne le gonflement du sein qui devient ainsi l'élément le plus important de l'image. Jamais une telle audace n'eût été possible, si le sujet proposé au concours avait concerné une femme grecque. Et que dire des Amazones des métopes de la Tholos de Delphes ou de celles des frises du Mausolée ? Ce motif semble être l'occasion pour les artistes de représenter les rondeurs féminines que dévoile la violence du mouvement⁶.

La marque la plus flagrante de la barbarie des Amazones se situe dans l'organisation sociale de leur peuple, sorte de monde à l'envers qui bouleverse l'esprit rationnel des Grecs. Non seulement elles ont autrefois asservi les hommes au travail de la laine⁷, mais leur activité principale est la guerre où elles excellent. Surtout, comme tous les peuples barbares, elles sont soumises à la monarchie. Sujettes d'une reine, elles ne peuvent être qu'esclaves aux yeux des Grecs pour qui seule la démocratie assure la liberté. On donne un nom à cette reine dont le royaume est parfois situé en Cappadoce, au bord du Thermodon. Sa résidence royale se trouve dans la ville de Thémiscyra d'où elle s'élance à la tête de ses troupes pour des expéditions redoutables. Adversaire d'exception, elle s'affronte fatalement aux héros les plus prestigieux de la mythologie, quel que soit le nom qu'on lui donne selon les générations d'Amazones. C'est ainsi qu'Héraclès reçoit d'Eurysthée l'ordre de rapporter la ceinture d'Hippolyté, qu'Achille doit combattre Penthésilée venue avec ses troupes soutenir les Troyens, que Thésée, séduit par la trop belle Antiope, l'enlève et la prend à son bord sur le vaisseau qui le ramène à Athènes. Les héros grecs sont évidemment vainqueurs de ces Amazones, mais ils ne sortent pas indemnes

2. Comme sur l'épinétron du peintre d'Érétrie, Athènes, Mus. Nat. inv. 1629, où sont représentées des scènes en rapport avec le mariage ou sur un épinétron du Louvre (MNC 624 (M10)) où l'on voit des femmes filer la laine. Cf. *BABesch* 29 (1954) p. 29, fig. 4.

3. Athènes Mus. Nat. inv. I.

4. J'adopte ici les attributions les plus couramment admises.

5. En fait ces sculpteurs prêtent à l'Amazone la tenue des jeunes sportives spartiates exercées à la course, telle qu'elle est représentée sur les statuettes de bronze, comme par exemple celle de Londres, BM 208, datée du VI^e siècle.

6. Pour la Tholos de Delphes, voir J. MARCADÉ, *BCH* 110, (1986) p. 625-632 ; pour le Mausolée, voir surtout les plaques 1013-1015, A. STEWART, *Greek Sculpture* (1990) fig. 529-531.

7. Cf. Diodore II, 45.

du combat : les guerrières détruisent leur équilibre psychologique. Héraclès est-il insensible à la beauté d'Hippolyte, lorsqu'il lui ravit sa ceinture, pièce de vêtement que le monde grec associe au mariage ? Achille, l'invincible, succombe à l'amour impossible que Penthésilée lui inspire à l'instant où il la tue. Quant à Thésée, le rapt d'Antiope lui attirera bien des ennuis. Non seulement, jalouse de l'union qu'il contractera avec Phèdre, l'Amazone déclenchera la guerre, mais le fils qu'elle lui a donné, Hippolyte, périra d'une mort effroyable.

Nul doute, l'aventure des reines des Amazones et des héros grecs est bien d'ordre sexuel. La passion sulfureuse qu'elles inspirent n'entraîne que désordre et destruction, déchaîne les forces du mal. Héra prenant l'apparence de l'une d'elles suscite la guerre des Amazones contre Héraclès. Le héros se croyant victime de la trahison d'Hippolyte la tue. Achille en proie au coup de foudre que lui inspire Penthésilée mourante, tue Thersite qui le raille. Enfin Thésée doit faire face au peuple des Amazones assaillant Athènes et mettant en péril la ville nouvelle qu'il vient d'établir.

Femme attirante, irrésistible par le mystère de sa féminité masculine, l'Amazone conduit à ἰϋβρις l'homme qu'elle choisit, met en danger la σοφροσύνη des Grecs qui osent l'aborder. Il était inévitable qu'Alexandre, devenu héros de légende, soit soumis, dans le mythe qui se crée autour de son personnage, à la fatalité d'une telle rencontre.

C'est en Hyrcanie que les auteurs anciens⁸ qui le rapportent situent l'épisode. Darius mort, le conquérant s'élance à la poursuite de Bessos, lorsque vient le trouver la reine des Amazones. Quinte-Curce se montre à ce sujet le plus disert des historiens d'Alexandre. Thalestris (tel est le nom qu'on lui donne), reine des Amazones, au pouvoir étendu, puisque son royaume s'étend du Phase au Caucase, passe les frontières de son pays « brûlant du désir de voir Alexandre »⁹. Elle envoie d'abord une ambassade pour se faire annoncer et Alexandre ayant accepté sa visite, elle se présente à lui avec trois cents Amazones. Venue à cheval, elle saute à terre, ses deux lances en main, tunique courte dénudant la poitrine du côté gauche, c'est-à-dire sein découvert, puisque le sein droit est brûlé pour faciliter le tir à l'arc. (On croirait voir l'Amazone de Sosiclès !). Thalestris est grande, Alexandre petit. La reine est très surprise car, précise Quinte-Curce, « tous les barbares respectent une taille majestueuse ». Malgré cette déconvenue, elle révèle l'objet de sa visite : donner des descendants au roi : elle gardera la fille, rendra le fils à Alexandre. Le conquérant sollicite d'elle une alliance guerrière : sans répondre, elle renouvelle sa requête. Vaincu par tant d'audace, Alexandre accepte et le couple se retire, mais le souverain doit s'attarder treize jours à cette tâche d'un nouveau genre car « les désirs amoureux de la femme étaient plus ardents que les siens ». Puis chacun s'en retourne vers son destin : Thalestris regagne son royaume, Alexandre la Parthiène. L'histoire s'arrête là. Il n'est pas question d'une descendance.

Diodore de Sicile, l'auteur le plus ancien parmi ceux qui rapportent cette tradition, se montre plus sobre. A la différence de Quinte-Curce, il affirme que le roi fut charmé (ἠσθείς) de la requête de l'Amazone et passa treize jours avec elle avant de la renvoyer. Justin, qui donne deux noms à la reine, Thalestris ou Minithya, reste également très bref. « Alexandre, dit-il, se donna treize jours de repos auprès d'elle ; après quoi, jugeant qu'elle était grosse, elle se retira »¹⁰ ; il ne donne aucune précision sur l'enfant qui naquit de cette union.

8. Diodore de Sicile, XVII, 77, 1-3 ; Arrien VII, 13, 3 ; Quinte-Curce, VI, 5, 24-32 ; Justin, 12, 3 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 46, 1. Cf. E. MEDERE, *Die Alexanderlegenden bei den ältesten Alexanderhistoriker*, 1936, p. 84-93.

9. Traduction H. BARDON, *CUF*.

10. Traduction Didot, *Auteurs latins*.

Arrien et Plutarque ne cachent pas leur scepticisme, chacun à sa façon. Plutarque, confondant mythe et histoire, comme bien des Grecs, ne nie pas l'existence d'une reine des Amazones, mais la rencontre lui apparaît si improbable qu'il cite treize auteurs rapportant le fait¹¹, parmi lesquels cinq seulement l'admettent. Les autres, dont Aristoboulos, Charès le Chambellan et Ptolémée « disent que c'est pure invention ». En fait, l'Amazone ne saurait être autre que la fille du roi des Scythes offerte en mariage au souverain. Et Plutarque de poursuivre : « du reste, que l'on ajoute foi ou non à ce récit, l'admiration pour Alexandre n'en sera ni diminuée ni accrue ».

Chez Arrien, Alexandre prend l'initiative de l'union et demande aux Amazones « d'annoncer à leur reine qu'il lui rendra visite pour lui faire un enfant »¹². L'historien se montre très circonspect sur cette affaire que ne rapportent ni Aristoboulos ni Ptolémée, ses sources principales. Il lui semble impossible qu'à l'époque d'Alexandre la race des Amazones ait encore existé, et même avant l'expédition du Macédonien, puisque Xénophon n'en dit rien. D'ailleurs, ose-t-il ajouter, « personnellement il me semble invraisemblable qu'une telle race de femmes ait tout simplement existé ». Alexandre a dû rencontrer « des femmes barbares exercées à l'équitation et ayant revêtu la tenue que la tradition prête aux Amazones ».

On croyait Alexandre descendant d'Héraclès et d'Achille¹³ : la rencontre avec l'Amazone ne pouvait qu'attester ces origines mythiques, aux yeux des nombreux auteurs qui exaltaient ses hauts faits comme ceux d'un héros. De plus, nouveau Thésée, n'avait-il pas fondé Alexandrie la Grande, rivale égyptienne d'Athènes au déclin ? Un tel récit grandissait encore la gloire du fils d'Ammon. Par ailleurs l'aventure était piquante et ne pouvait que charmer les lecteurs. C'est bien ainsi que Montaigne l'a lue. Il en fait un exemple pour illustrer son propos sur le désir amoureux¹⁴, épisodique chez les hommes, toujours susceptible de naître chez les femmes, quoique muet car « leur rôle est souffrir, obéir, consentir ». Seules les Amazones enfreignent la règle et osent déclarer leur passion, comme Thalestris trouvant Alexandre « si beau, jeune et vigoureux, elle qui estoit parfaite en toutes ses qualitez, lui conseilloit qu'ils couchassent ensemble, afin qu'il nasquist de la plus vaillante femme et du plus vaillant homme qui fust lors vivant, quelque chose de grand et de rare pour l'advenir ». L'auteur des *Essais* semble s'amuser beaucoup de l'aventure dont il ne retient que l'aspect romanesque et quelque peu scabreux, attitude qui devait être celle de la majorité des lecteurs des *Vies* d'Alexandre. Toutefois, les plus perspicaces comprenaient certainement que l'épisode prenait un tout autre sens, si on ne le détachait pas du contexte.

La rencontre du Macédonien et de la reine est une invention relativement tardive, puisque Arrien, aussi bien que Plutarque, affirment que ni Aristoboulos, ni Charès, ni Ptolémée n'en font mention, c'est-à-dire les sources les plus anciennes, les souvenirs des compagnons d'Alexandre les plus proches du pouvoir¹⁵. Le mythe a dû apparaître à la fin du IV^e siècle

11. Sur les sources utilisées par Plutarque à ce sujet, cf. la notice de R. FLACELIÈRE, *Vie d'Alexandre*, CUF, p. 11 à 23.

12. Traduction P. Savinel, Editions de Minuit.

13. Sur toutes ces questions, cf. Paul GOUKOWSKY, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre I*, Les origines politiques (1978).

14. *Essais* III, chapitre V (Pléiade, p. 991).

15. Aristoboulos, peut-être originaire de Chalcidique, faisait partie de l'expédition en tant qu'architecte et ingénieur. Il avait notamment été chargé de la restauration de la tombe de Cyrus. Charès de Mytilène a dû être chambellan d'Alexandre en 330, après la mort de Darius, c'est-à-dire au moment où se situe l'épisode de l'Amazone. Quant à Ptolémée, le rôle qu'il a joué par la suite prouve qu'il était très proche du pouvoir.

av. J.-C.¹⁶, à une époque où, tout en admirant le conquérant, on avait pris l'habitude de le juger. D'ailleurs, dès le vivant d'Alexandre on ne lui ménage pas les critiques sévères, comme en témoigne l'agitation qui suivit le rescrit d'Olympie en 324¹⁷. Non seulement on refuse la prétendue divinité, mais on accepte très mal la politique de fusion des races entreprise après la mort du Grand Roi. Reprenons les faits : la campagne d'Hyrcanie se situe en 330, au moment où Alexandre connaît les plus grandes difficultés. Il n'a pu prendre Darius vivant et Bessos entend bien assurer son pouvoir dans les satrapies orientales de la Drangiane, de la Sogdiane et de la Bactriane. L'usurpateur n'a pu lui interdire l'entrée en Bactriane. Il le capture et le supplicie, mais Spitaménès suscite la guérilla en Sogdiane et en Bactriane. Il est temps pour Alexandre de prouver qu'il est le Grand Roi, le successeur de Darius. L'incendie de Persépolis a satisfait la vindicte des Grecs : la destruction de l'Acropole d'Athènes par les Perses a trouvé son châtement. Il lui faut désormais gagner la confiance des Perses. C'est pourquoi il adopte leurs coutumes : il exige la proskynèse, porte les vêtements royaux, robe rouge et blanche, diadème, s'entoure d'un harem¹⁸, sert des festins aux dignitaires¹⁹. Les conséquences de cette conduite seront terribles : d'abord le meurtre de Cleitos qu'Alexandre tue au cours d'une beuverie, ce compagnon d'armes lui ayant reproché dans son ivresse de se faire prendre pour un dieu et de se vêtir comme un Barbare²⁰. Puis ce fut l'affaire de la proskynèse que les Macédoniens refusèrent d'accepter²¹, la concédant aux seuls Orientaux. Enfin, il eut à faire face à la conjuration des pages dans laquelle fut impliqué le propre neveu d'Aristote, Callisthène, que le souverain fit exécuter, comme s'il voulait faire taire ce maître lointain qui — la correspondance le prouve²² — voulait que son disciple cherchât sa gloire ailleurs que dans le faste d'une cour barbare.

En fait, aux yeux des Grecs et des Macédoniens la faute d'Alexandre était de devenir barbare, au lieu de soumettre les Perses à l'hellénisme. Quinte-Curce, VI, 6, 10, termine son long exposé sur la corruption royale qui suit l'épisode de l'Amazone par ces réflexions des vétérans de Philippe : « désormais ils avaient honte d'eux-mêmes. Leur roi, plus semblable aux vaincus qu'aux vainqueurs, s'était mué, de chef de la Macédoine en satrape de Darius. » Ces concessions faites à l'Orient ne pouvaient qu'être pernicieuses pour l'Occident : l'intelligence grecque se diluerait à coup sûr dans la mollesse de telles mœurs. Tel est le sens du récit des

16. Puisque, aux dires de Plutarque, Cleitarchos, Polycheitos, Onésicritos qui avaient participé à l'expédition ne niaient pas l'épisode. Le mythe a dû naître très vite après la mort d'Alexandre et connaître aussitôt la célébrité en raison du caractère fantastique d'une telle rencontre qui renforçait l'aura surmaternelle du conquérant.

17. Selon plusieurs auteurs, après la sédition d'Opis entraînée par l'orientalisation du pouvoir, Alexandre aurait chargé Nicanor de proclamer en 324 à Olympie, à l'occasion des Olympiades, l'édit du retour des bannis et l'ordre de rendre des honneurs divins au roi dans les cités grecques. L'affaire du culte d'Alexandre, portée à Athènes devant l'assemblée, entraîna l'adhésion passionnée de Démade, mitigée de Démosthène, et la farouche opposition de Lycurgue et Hypéride. Démade fut finalement condamné pour avoir présenté un décret sacrilège.

18. En fait il récupéra le harem de Darius qui avait autant de concubines que de jours dans l'année, soit trois cent soixante selon l'année perse.

19. Les festins servis par Alexandre aux Macédoniens et aux Perses furent nombreux et somptueux, les plus célèbres étant ceux des noces de Suse ou de la réconciliation d'Opis.

20. Sur le meurtre de Cleitos, cf. P. GOUKOWSKY, *o. c.*, p. 44-47.

21. Le refus des Grecs venait de la confusion qu'ils établissaient entre le salut fait par ses sujets au Grand Roi, tel qu'on le voit représenté sur les reliefs de Persépolis, et le geste d'adoration réservé aux dieux. Sur toute cette affaire, cf. P. GOUKOWSKY, *o. c.*, p. 47-49.

22. Tous les auteurs font allusion à cette correspondance qui a dû réellement exister entre le philosophe et le conquérant. Dans une lettre conservée par un manuscrit arabe, et probablement écrite en 330, Aristote critique ouvertement la conduite d'Alexandre et le rappelle à ses devoirs : imposer l'*homonioia* et la *philia* en Grèce en créant une cité unique, être roi des Grecs et des Perses en privilégiant les premiers aux dépens des seconds qu'il faut déporter en Europe et en Grèce ; il ne doit pas devenir un tyran comme les rois barbares, mais au contraire légiférer et fonder des cités. Authentique ou non, cette lettre témoigne de l'influence qu'Aristote entendait exercer sur son disciple et dont il ne devait pas se cacher. Sur toutes ces questions, cf. P. GOUKOWSKY, *o. c.*, p. 49-60.

amours d'Alexandre et de Thalestris, qui se présente, chez tous les auteurs qui y croient, comme une fable moralisatrice. C'est après ces treize jours passés dans les bras de l'Amazone (le chiffre fatidique est constant) que le Macédonien adopte les mœurs perses. La corruption est d'ordre moral — des vêtements barbares, donc effeminés, un harem considérable, des beuveries et leurs conséquences allant jusqu'au meurtre des amis — et d'ordre politique : agitations et révoltes, conspirations et exécutions. La morale de la fable est partout clairement dégagée. « Après quoi (μετὰ δὲ ταῦτα), dit Diodore (XVII, 4), s'imaginant qu'il avait désormais réussi son entreprise et que nul ne lui disputerait plus la possession de l'Empire, il se mit à rechercher passionnément le luxe perse et la magnificence des rois asiatiques ». Quinte-Curce (VI, 6, 1) voit dans les mesures prises après la rencontre le déchaînement des passions du souverain qui « changea la retenue et la modération (...) pour l'orgueil et la volupté ». Quant à Justin (12, 3), il relie encore plus brutalement l'épisode de l'Amazone et l'orientalisation du souverain : « ce fut alors (*post haec*) qu'Alexandre adopta le costume des rois de Perse. »

Arrien, nous l'avons vu, ne croit pas au mythe des Amazones et pourtant il ne peut s'empêcher d'évoquer les preuves tangibles de leur existence que sont à ses yeux la tradition littéraire et les œuvres d'art²³. En fait, lui qui admire parfois sans la plus élémentaire réserve Alexandre ne peut admettre que son héros soit coupable d'une si lourde erreur. Et c'est également l'opinion de Plutarque, le moraliste. Même si l'histoire était véridique, en quoi cela diminuerait-il la vertu d'Alexandre, qui se situe bien au-delà de ces ragots ? Son œuvre immense rachète largement les faiblesses orientales.

Soumettez l'Orient, ne vous laissez pas aller à en adopter les coutumes, telle est la morale de la fable. Thalestris, comme ses sœurs les Amazones, est en quelque sorte l'allégorie de la Barbarie qui règne sur ces vastes territoires où les Grecs ont toujours rêvé de s'aventurer. Les récits de la guerre de Troie n'en sont-ils pas le témoignage²⁴ ? Mieux que tout autre image, l'accoutrement de l'Amazone, son corps superbe de sportive, sa liberté de mœurs pouvaient symboliser l'attrait irrésistible que ce pays immense, aux paysages vastes et variés, peuplés d'une faune et d'une flore exotiques, exerçait sur les Grecs. Bijoux et vaisselle d'or, tapis et tentures chatoyantes, faste d'une cour qui se déplaçait tout entière avec le Roi, lorsqu'il faisait la guerre, devaient faire rêver plus d'un modeste citoyen²⁵. La fable rappelle que le génie de la Grèce est ailleurs que dans le luxe et la mollesse. Comme disait Hérodote, « la Grèce a toujours eu la pauvreté pour sœur de lait », mais l'hellénisme, pour conquérir le monde, n'a pas besoin de la richesse orientale. Seule la vertu de ses citoyens a fait sa grandeur. L'époque hellénistique, durant laquelle s'est très probablement créée la fable d'Alexandre et de Thalestris, est justement celle où les antiques valeurs de la cité se sont dissoutes au profit du bonheur de l'individu et de l'égoïsme que cela peut entraîner. Sur un mode badin, il n'était donc pas inutile de faire réfléchir les admirateurs d'Alexandre aux dangers de la vie facile que leur apportait la domination de l'Orient.

23. VII, 13, 5-6 : « ce combat entre les Athéniens et les Amazones fut peint par Cimon dans un tableau d'aussi grandes dimensions que celui dans lequel il avait représenté le combat des Athéniens et des Perses. Hérodote aussi a souvent fait mention de ces femmes, et les Athéniens qui ont fait l'éloge funèbre des combattants tués à la guerre ont également mis au premier plan cette action des Athéniens contre les Amazones. »

24. La lecture de l'*Illiade* est révélatrice à cet égard. Troie est une ville splendide, la cour de Priam fastueuse, la plaine superbe et peuplée de cavales.

25. Il suffit de relire pour s'en convaincre les pages qu'Hérodote consacre à la cupidité des Grecs découvrant, après la bataille de Platées, les objets de grand prix laissés par les Perses (*Histoires*, IX, 80-83). Pausanias est lui-même séduit au point de se faire servir un repas laconien sous la tente du Grand Roi et dans sa vaisselle d'or et d'argent !

Ainsi, même à une époque tardive, les Amazones sont bien vivantes dans l'imaginaire grec, pour l'homme du peuple qui contemple leur image partout présente sur les monuments de sa ville comme pour l'intellectuel qui a beaucoup de mal à ne pas croire à leur existence. Bien au delà de l'idylle, digne d'un roman bourgeois, que l'on pourrait y voir, le récit des amours du conquérant et de la reine des Amazones est révélateur de toute une mentalité. L'attrait du Barbare n'est pas moins grand que la crainte qu'il inspire et la supériorité grecque, face à lui, se situe dans une marge très étroite où le héros risque la perte morale. Héraclès, Achille, Thésée, Alexandre, victimes de cette séduction, vont bravement au devant du danger : leur courage les perd. Femmes travesties, féminines et masculines à la fois, symbole de l'exotisme et de la transgression, les Amazones n'ont pas fini de faire rêver. Les écuyères de nos cirques, chapeau haut-de-forme et redingote étroitement ceinturée, pantalons et bottes de cheval, cravache en main, ne sont-elles pas les lointaines héritières de ces femmes de la steppe, libres et dominatrices ? En ayant recours au mythe des Amazones, les historiens d'Alexandre étaient assurés de frapper les esprits : le Macédonien avait été aimé de leur reine, c'était sa gloire ; Thalestris avait réussi à faire de lui un Oriental, c'était la faiblesse du conquérant, le modèle à ne pas suivre.